

Mamadou Diouf

Department of history, Center for Afroamerican and African Studies,
University of Michigan, Ann Arbor.

Les études postcoloniales à l'épreuve des traditions intellectuelles et des banlieues françaises

Cette réflexion s'inscrit dans un moment particulier – la résurgence du débat sur les traces laissées et les contours et détours de l'empire colonial français, autant en France que dans les ex-colonies, territoires et départements d'outre-mer – et une trajectoire singulière. Ils s'affichent dans des expressions publiques telles que les débats et controverses sur l'immigration, la montée des revendications dites communautaires dont le point d'incandescence est atteint avec la publication du Manifeste des « indigènes de la République », le vote le 23 février 2005 qui intime aux éducateurs de la République de souligner les « aspects positifs de la colonisation française », les émeutes qui ont secoué, en octobre/novembre 2005 les banlieues parisiennes et le recours à l'arsenal répressif de la loi de 1955 sur l'état d'urgence² pour les contenir. Le contexte d'élaboration paraît autoriser une approche qui mêle les références autobiographiques et universitaires. Les premières servent à situer la réflexion dans une trajectoire individuelle et des interrogations qui s'enracinent dans des lieux précis, qui sont chargés de mémoires : une ancienne colonie devenue une nation souveraine, africaine et francophone, le Sénégal ; une ancienne métropole, la France, devenue le recours absolu et la dispensatrice de discours et de pratiques qui signent les rêves et ambitions d'une « nation prise entre l'islam et l'Occident³ », et enfin l'installation chez l'ennemi culturel et linguistique, les États-Unis, un empire qui s'évertue à nier son statut en insistant sur son « exceptionnalisme », une histoire prétendument sans tache coloniale et des mémoires de génocide (des Amérindiens), de mises en esclavage (des Africains) et de domination coloniale (des Blancs) étouffées dans un silence assourdissant par l'autorité du destin manifeste (*manifest destiny*) de communautés qui s'identifient dans leur projet d'avenir tout en se taillant un passé qui supporte leurs interventions dans l'espace public comme « frag-

ment⁴ » d'une communauté nationale plutôt que comme citoyen. Les secondes, qui se rapportent à des préoccupations universitaires, sont alimentées par une abondante littérature constituée des monographies des anciennes colonies, des ouvrages collectifs, et des manuels universitaires. Elles permettent de suivre à la trace la généalogie des études postcoloniales, les débats et controverses qui traversent ce nouveau champ de recherches. La notion centrale qui se dévoile dans chacune des rubriques mentionnées ci-dessus est celle de la diversité. Elle inscrit l'émergence des études postcoloniales dans le sillage de l'inflexion culturelle (*cultural turn*) qui se lance à l'assaut de l'histoire sociale et de sa détermination économique en dernière instance. Deux questions paraissent centrales dans les nouvelles démarches qui sont autant littéraires, historiques, anthropologiques que sociologiques : la question raciale et ses différentes articulations historiques et contemporaines⁵ et les situations coloniales, impériales et postcoloniales.

Une généalogie des études postcoloniales

Il n'est pas aisé d'écrire une histoire même très limitée et sommaire de ce qu'il est convenu d'appeler les perspectives (le pluriel s'impose) postcoloniales pour plusieurs raisons dont la diversité des approches, le nombre assez élevé des chapelles dont les querelles et les polémiques sont affichées dans les revues scientifiques et les collections dirigées par leurs maîtres à penser et bien sûr, les qualificatifs qui rendent compte des différentes pratiques : études (post)coloniales, postcolonialisme, théorie postcoloniale, condition postcoloniale (*postcolonial condition, postcoloniality*)... Il est tout aussi malaisé d'établir une frontière rigide entre les études portant sur la période coloniale et celles relatives à la séquence suivante qui justifie le recours au préfixe (post). Il semble, en effet, admis que le colonialisme a profondément influencé la direction culturelle, politique, économique et sociale empruntée par les sociétés anciennement sous domination coloniale.

Dans son article introductif au dossier « Redresser-Réparer les Torts/Réécrire l'Histoire » (*Righting Wrongs, Rewriting History*), Rajeswari Sunder Rajan plante le décor et campe la scène sur laquelle se joue le théâtre des études coloniales. Se référant à Aimé Césaire, qui révèle avec force la violence constitutive du système colonial, dont l'action et les discours sont tout autant destructeurs des civilisations indigènes et européennes, Rajeswari Sunder Rajan identifie les circonstances qui ont favorisé le recours aux approches postcoloniales à la fin xx^e siècle, dans la prolifération « des réclamations de divers peuples et gouvernements relativement aux crimes dont ils ont été victimes et pour lesquels ils exigent reconnaissance, repentances et réparations ». Le cahier à charge porte sur les crimes de guerre, les conquêtes territoriales, le

travail forcé, le portage, la partition des peuples et des territoires, la domination coloniale... En guise de réparations, les indigènes réclament la restitution des terres et biens confisqués et un traitement citoyen. Pour afficher la souffrance et les peines des victimes (les minorités raciales, religieuses ou ethniques, les femmes et les anciens colonisés), il est demandé la mise en place de projets de restructuration économique, de commissions de vérité et réconciliation, de politiques de discrimination positive (*affirmative action*) dans des pays tels que les États-Unis, l'Australie, le Canada, le Brésil et l'Inde (avec les *dalit* et les communautés tribales), ou de promotion des groupes majoritaires qui sont dominés économiquement (la Malaisie au début des années 1960 ou l'Afrique du Sud aujourd'hui). Ils réclament une place dans le futur de la communauté, en demandant d'être intégrés dans le passé de la nation, à leurs conditions et avec leurs ressources historiques propres. C'est cette réécriture de l'histoire, qui n'est pas uniquement un exercice universitaire ou culturel mais forcément politique, qui fait l'objet de récriminations, de conflits et de violence. La France en a fait l'expérience en novembre 2005. La Grande-Bretagne a été secouée par les mêmes interrogations avec la multiplication des incidents, conflits et émeutes qui, dès le début des années 1980, prennent un caractère public et revêtent de plus en plus une dimension politique et raciale. Cette situation, si elle ne favorise pas l'ouverture d'un nouveau territoire de recherches, donne une nouvelle ampleur aux *British Cultural Studies* qui placent la race et les facteurs liés à l'histoire de l'empire britannique au centre de leurs interrogations. Le *Birmingham Center for Contemporary Cultural Studies*, autour de Stuart Hall notamment, a participé à la configuration du versant *Black Britishness* ou *Englishness*. Hall et ses collaborateurs montrent, d'une part, que la race est une catégorie essentielle à la compréhension du Royaume-Uni contemporain et insistent, d'autre part, sur le rôle de l'empire dans la production des bases de la cohésion sociale et culturelle de la métropole britannique.

Les controverses et débats de la fin du xx^e siècle ont fini de mettre à rude épreuve l'optimisme naïf des thèses de la « fin de l'histoire » au profit des contestations relatives à l'histoire du présent, à la nature, aux raisons et enjeux du passé raconté et adopté par une communauté. De cette tension entre le présent vécu et le passé retenu comme histoire nationale, se constitue la condition postcoloniale. Jean-Paul Sartre rend admirablement compte du discours qui l'accompagne dans sa préface aux *Damnés de la terre* de Franz Fanon. Un discours hors de portée de l'opresseur auquel il ne daigne pas s'adresser même s'il est fortement question de lui. Sa présence dans le discours signe son absence comme acteur de l'histoire, du moins n'est-il plus l'unique acteur de cette histoire, agissant sur le colonisé qui ne se révèle qu'à son

contact et en marge de ses récits de voyages, d'explorations et de ses rapports militaires et administratifs⁶. Si l'on suit Sartre, les prises de parole des « Jaunes » et des « Noirs » émettant un discours humaniste pour dénoncer l'inhumanité de l'Europe⁷ forcent, d'une part, les colonisateurs à explorer leur identité et, d'autre part, les colonisés à ne pouvoir ni rejeter ni s'approprier systématiquement les valeurs occidentales, précisément à cause du décalage obscène entre les valeurs d'humanisme professées et les monstruosité du système colonial⁸.

C'est dans ce contexte des années 1980 du siècle passé que s'épanouissent les études postcoloniales, dans un environnement intellectuel dominé, aux États-Unis, par les travaux de Michel Foucault, Jacques Derrida, Jean-François Lyotard, Jean Baudrillard, Pierre Bourdieu, Jacques Lacan, Michel de Certeau et Mikhaïl Bakhtine.

Temporalités, géographies et épistémologies

Différentes appellations plus ou moins contrôlées rendent compte des approches qui sont ici présentées, de la plus générale, « les études postcoloniales », à la plus sophistiquée, « la raison postcoloniale » (*postcolonial reason*), en passant par des variations telles que « la théorie postcoloniale », « la postcolonialité » (*postcoloniality*), « la condition postcoloniale » (*postcolonial condition*) et « la critique postcoloniale ». La définition généraliste met en évidence l'existence de deux trajectoires. La première reflète l'histoire des théories et pratiques des luttes anticoloniales et de constructions d'États-nations dans les périodes qui encadrent la Seconde Guerre mondiale avec la conférence afro-asiatique de Bandung en 1956 comme point culminant ; la seconde qualifie des pratiques universitaires directement impliquées dans l'histoire et l'idéologie des pratiques coloniales et les constructions identitaires des métropoles coloniales. Les tensions créées par la convergence de ces deux trajectoires avec les migrations et installations de communautés des anciennes colonies dans les métropoles européennes sont à l'origine des nouvelles interrogations, provoquant une crise profonde dans la production des savoirs.

Il est donc possible de faire une première pause pour proposer, à la suite de Stuart Hall, que les études postcoloniales portent autant sur le processus général de décolonisation que sur les formes variables et changeantes de la gouvernance coloniale. Comme la colonisation elle-même, celle-ci a profondément marqué, certes de différentes manières, autant les sociétés colonisées que les métropoles colonisatrices⁹. Hall offre ainsi les deux temporalités des productions postcoloniales : une histoire courte qui décrit et analyse les mouvements de libération nationale et les péripéties de la construction d'États et de nations nouveaux. Le processus est inauguré par l'Inde et le Pakistan, en

1947, et l'émergence de l'Asie du Sud. Il s'est poursuivi avec les décolonisations africaines des territoires (fin des années 1950 et 1960) et, avec plus de difficultés et d'effusions de sang, des colonies portugaises (1975) et le démantèlement du système d'apartheid (1994). L'histoire courte s'intéresse à la lutte historique contre le colonialisme européen et à l'émergence de nouveaux acteurs politiques et culturels sur la scène du monde, au cours de la seconde moitié du xx^e siècle. Cette présence change profondément la production du savoir et les rapports de pouvoir. L'histoire longue, délimitant une période qui commence avec la colonisation et se poursuit encore aujourd'hui, a surtout les faveurs des universitaires des anciennes colonies de peuplement britanniques (Canada, Australie, Nouvelle-Zélande, États-Unis). Ils distinguent la colonisation interne – pour marquer la présence de populations indigènes – et le colonialisme classique. Cette approche privilégie la longue durée de l'expansion européenne, de l'exploration à la conquête, la colonisation territoriale et la formation impériale qui est, selon Stuart Hall, « le versant externe (*outerface*), l'extérieur de l'Europe et par la suite de la modernité du capitalisme occidental, après 1492¹⁰ ». Elle analyse les relations historiques, technologiques, socio-économiques et culturelles entre l'Europe, l'Asie, l'Afrique et les Amériques depuis le premier voyage de Christophe Colomb.

Les études postcoloniales ont leur « bible », *Orientalism*¹¹, leur père fondateur, E. Saïd qui en est l'auteur et leurs prophètes, Gayatri Chakrabarty Spivak¹² et Homi Bhabha¹³, qui constituent avec ce dernier, « la sainte Trinité de l'analyse du discours colonial¹⁴ ». Elles apparaissent dans le sillage du « tournant culturel » (*cultural turn*) des années 1980 et des polémiques relatives à la difficile transition de l'histoire sociale à l'histoire culturelle¹⁵ ou de la société¹⁶.

Orientalism interroge la nature, les significations et les morphologies des productions littéraires et culturelles dans leurs relations avec les formes de domination et de structuration du pouvoir que l'Europe a forgées au cours de son expansion coloniale. Il traque les compositions culturelles qui informent et sont informées par ces opérations, le rôle qu'elles jouent dans la constitution de l'économie des connaissances, qui rendent compte de ces lieux et de leurs populations. Il fournit aussi les instruments qui permettent la représentation de l'autre à l'intérieur de ce V. Y. Mudimbe dénomme « la structure colonisatrice » (*colonizing structure*) qui embrasse les aspects physique, humain et spirituel de l'expérience coloniale¹⁷. L'intervention de *Orientalism* porte sur cinq questions : les relations de pouvoir entre les cultures et les peuples, les formes de domination, en particulier le pouvoir de représenter, de créer, de contrôler et de manipuler ces représentations, l'établissement de la connexion entre la production du savoir et du pouvoir, en particulier à l'ère des empires, l'exploration du rôle joué par la culture dans la formation de l'impé-

rialisme occidental en Afrique, en Asie (Inde et Pakistan en particulier) et au Moyen-Orient et dans le processus de résistance à l'expansion coloniale et de décolonisation de différentes régions du monde.

Orientalism, par une analyse rigoureuse de la constitution du monde non européen comme objet d'étude, de fascination et de contrôle, est aussi une interrogation et une remise en cause de la tradition intellectuelle occidentale, en accordant une attention particulière à la production d'une économie du savoir qui représente l'autre en recourant à des tropes qui renvoient à son essence, son statut d'infériorité et aux formes et formules de la subjugation coloniale. Saïd montre de manière convaincante, le rapport direct entre certaines représentations des sociétés asiatiques et la littérature canonique occidentale pour tirer trois importantes conclusions : l'examen de la manière dont l'Occident et l'Orient se constituent mutuellement pour expliquer comment les différentes formulations politiques deviennent imaginables ou concevables et analyser les situations coloniales en tenant en compte le fait que les catégories, présuppositions et sources ont été fortement façonnées par la domination coloniale. La colonisation ne se manifeste pas seulement dans les ailleurs lointains et exotiques, elle est inscrite au cœur de la culture européenne. En liant très solidement les savoirs coloniaux et l'expertise universitaire, Saïd dévoile l'armature centrale du travail réalisée par *Orientalism* et *Culture and Imperialism*, le savoir européen est un savoir colonial.

La présentation des différentes perspectives, des histoires coloniales (*colonial histories*) à la raison postcoloniale (*postcolonial reason*), est le propos de cette section. Les histoires coloniales ont une ambition plus réduites et procèdent plutôt à un élargissement du champ classique de l'histoire coloniale et postcoloniale en intégrant les objets matériels (littérature, photographie, musées, publicité, sports et loisirs...) pour étudier les représentations coloniales et débattre des formulations relatives au « genre » de l'identité nationale et coloniale, à ses dérivations masculines ou féminines, et à leur réinsertion dans les circuits métropolitains. À leur suite, les études postcoloniales scrutent simultanément l'histoire passée et les héritages de la colonisation européenne pour desserrer l'hégémonie économique, intellectuelle et symbolique, dont elle continue de jouir, et pour la réduire à néant.

En revanche, la (post)colonialité (*[post]-coloniality*), tout comme la condition postcoloniale (*postcolonial condition*), a une prétention plus théorique. Ces deux démarches s'intéressent autant à l'inscription du sujet postcolonial en un lieu qu'aux aménagements des espaces et mouvements des corps pour déterminer les relations complexes entre le local, ses formes, formules et trajectoires, et les figures universelles des classes et formations sociales et éco-

nomiques. La postcolonialité « de manière générale... signifie, selon N. Dirks, les lieux et histoires (plutôt que les théories générales) qui résistent (soit de façon active ou par le recours à la simple exclusion du mémorable) à l'universalisation des positions et des perspectives, même si elle reconnaît l'extraordinaire puissance des forces de la globalisation... La postcolonialité affiche le fait que la culture et la modernité ont toujours été les masques séducteurs et conquérants de la colonisation elle-même qui s'appuie invariablement sur la violence et la domination¹⁸ ». Elle n'est pas, selon Dirks, un abandon du réel et des conditions socio-économiques, au contraire, elle porte un intérêt plus soutenu aux enjeux identitaires (*identity politics*), aux questions multiculturelles et aux approches postmodernes et poststructuralistes. Les objets qu'elle examine ou qu'elle se constitue comme objets d'études sont les cultures hybrides et leur circulation dans les interstices et fractures des frontières culturelles, mettant ainsi en cause la rigidité de la séparation entre métropoles et colonies, introduisant la colonisation et les cultures coloniales non plus dans les périphéries exotiques coloniales mais au cœur de la culture européenne. Saïd, qui a permis de dévoiler ces transactions entre colonies et métropoles, avait peu insisté sinon ignoré, dans *Orientalism*, les capacités du colonisé à agir sur la culture coloniale par l'altération et la révision. Les théories postcoloniales insistent plus lourdement sur la transgression des frontières établies par l'État-nation, des structures économiques et sociales dominantes, tout en se lançant à l'assaut de la conception eurocentrique du temps et de la logique interne de la philosophie des Lumières, qui associe solidement lecture, représentation et espace public. Dans la démarche de H. Bhabha, elles représentent une rupture critique d'avec les traditions de la sociologie du développement et les théories de la dépendance. Comme mode d'analyse, elle rejette toute la pédagogie nationaliste ou nativiste qui constitue les relations entre le premier monde et le tiers-monde dans des termes d'oppositions structurelles binaires, en reconnaissant que les frontières sociales entre les deux mondes sont beaucoup plus complexes et poreuses¹⁹. La mise à l'épreuve la plus réussie des perspectives postcoloniales est l'œuvre du collectif des *Subaltern Studies* (Groupe des études des subalternes). Ce groupe, dans la diversité intellectuelle des individualités qui l'ont animé, s'est activé à soumettre à l'épreuve la perspective dégagée par *Orientalism*, tout en la réaménageant et la critiquant par une série d'altérations, d'ajouts et de variations qui affichent Gramsci, Foucault et les praticiens de la *French Theory*. Sa grande préoccupation, les formes, les contours, l'esthétique, la poétique de la « gouvernementalité coloniale » et une critique de la rationalité de la philosophie des Lumières qui dégagent des voies alternatives d'accès et de manifestation d'une modernité soustraite au grand récit européen du progrès.

À l'origine, l'intervention historiographique du collectif se limitait à trois fronts : une critique des deux formules qui dominaient la production historique sur l'Inde ; la critique de l'histoire nationaliste (le nationalisme bourgeois) qui subordonne les réactions populaires au grand récit de la création de la nation indienne. En contrepoint, les animateurs du groupe se lancent dans l'étude de l'échec historique de la nation à se réaliser. Considérant que ni l'histoire, ni la politique, ni l'économie ou la sociologie ne constituent exclusivement de la « subalternité », ils examinent les comportements, les idéologies et systèmes de croyances pour installer la culture au cœur de la condition subalterne. Pour parvenir à leurs fins, ils procèdent à une relecture minutieuse des archives, tout en ajoutant au répertoire habituel de l'historien, des textes littéraires, philologiques, iconographiques, anthropologiques et oraux. Le résultat est une histoire par le bas qui affiche le rôle des masses dans l'histoire des luttes anti-coloniales, en associant – au moins dans la première phase – à la tradition marxiste, une analyse créative des formes et des limites de la domination, restaurant en particulier le rôle actif (*agency*) de la paysannerie ; une critique de l'historiographie de l'école historique impériale et du Commonwealth (en particulier du Sud-Est asiatique), de Cambridge qui privilégie une interprétation des luttes politiques mettant l'accent sur le factionnalisme de l'élite indienne, au détriment de la mobilisation des subalternes. Et, enfin, la lecture marxiste qui, en se focalisant sur la lutte des classes et les déterminations économiques, rate complètement la centralité de la culture dans les expressions et les contours de la condition subalterne.

Suite aux critiques de G. C. Spivak portant sur la faiblesse de la présence poststructuraliste, les préjugés de genre et surtout la place – trop importante à son goût – des formules du sujet souverain, combinée à la croyance en la possibilité de recouvrer et de rendre compte de la souveraineté et de l'autonomie politique des subalternes (*subaltern political agency*), le collectif opère un tournant qui a eu des conséquences autant sur sa cohésion que sur la réception de ses produits, en particulier la revue *Subaltern Studies. Writings on South Asian History and Society*, publiée par Oxford University Press (Delhi). Prenant en compte les propositions de Spivak, les études se tournent de plus en plus vers les analyses du discours et des exercices textuels et iconographiques. Elles accordent une attention plus soutenue aux oppositions et différences entre l'Inde et l'Occident. Les tensions et des conflits à l'intérieur du groupe tournent autour de deux questions, le rôle de la politique et le recours aux méthodes matérialistes. Dès lors deux formules avec différentes variantes se dégagent. D'une part, un pôle dont les références soutenues à Gramsci et Foucault organisent une réflexion autour de la micro-histoire, de la spécificité de la trajectoire indienne et des difficultés de recou-

vrer la souveraineté (*agency*)²⁰ du subalterne et d'autre part, les relations entre l'écriture de l'histoire et les formes de la domination, entre le temps du mythe et celui de l'histoire, et entre les idiomes de la pensée indigène et les figures du fragment. Les travaux de Dipesh Chakrabarty illustrent le mieux le tournant pris par le collectif. Sa formule, à la fois provocatrice et évocatrice, de « provincialiser l'Europe » (*provincializing Europe*) en rend compte. Il dégage deux missions à la nouvelle entreprise historiographique : faire sens de l'histoire hors des frontières de la rationalité circonscrite par la philosophie des Lumières et constituer un territoire propre. Non linéaire et fragmentée, elle s'écarte des instruments dérivés du rationalisme et reconnaît leur caractère partial dans la production des significations relatives à la tradition, à la religion et à la spiritualité.

Plusieurs critiques des approches postcoloniales existent. Elles s'adressent autant aux figures variables du postcolonialisme qu'aux travaux du collectif des *Subaltern Studies*. Les thèmes de controverses portent sur les tours et détours (*turns*) culturels, linguistiques de l'écriture de l'histoire, qui soulèvent des questions philosophiques, épistémologiques et politiques relatives aux passés sociaux (*social pasts*) et futurs politiques (*political futures*), la vie matérielle et les significations culturelles, la mise en ordre structurelle de l'expérience du monde et les formes disponibles et possibles de la subjectivité. Relativement au territoire postcolonial, les critiques proviennent d'horizons théoriques et de préoccupations politiques très divers ; elles sont soit internes, soit externes. Les premières sont tout à fait hostiles à la démarche postcoloniale qui est suspectée de connivence avec le libéralisme politique et économique et de résistance au marxisme. Les secondes sont des critiques internes qui tentent d'aménager des passerelles entre les sources et ressources culturelles du postcolonialisme et la matérialité des conditions de vie des individus et communautés.

La critique externe, très violente, accuse les théoriciens postcoloniaux de complicité avec les forces de la domination et de l'oppression capitalistes. N. Dirks propose la présentation la plus rigoureuse et la plus convaincante de celles-ci. Concernant les premières, il observe très justement que les interventions récentes de A. Dirlik, Neil Lazarus, Sumit Sarkar, Harry Harootyan et celles plus insultantes et bruyantes de A. Ajaz, identifient les causes de la faillite des études postcoloniales dans leur rejet du marxisme, la substitution de l'idéalisme poststructuraliste et du jeu littéraire libre à l'analyse matérialiste, la référence aux revendications identitaires et au multiculturalisme américain pour masquer les opérations continues et insidieuses des classes dominantes et du capital, en particulier les nouvelles relations établies par le capitalisme industriel à l'ère de la globalisation.

Considérant que les théories postcoloniales sont le produit de la rencontre entre les projets théoriques et politiques marxistes, poststructuralistes et féministes, il identifie les questions centrales autour desquelles se déploie la critique externe, l'authenticité, l'analyse culturelle et la raison universelle pour élargir la discussion aux controverses sur la qualité et la pertinence du savoir et des connaissances produits par les indigènes sur leurs propres sociétés, en écrivant : « que l'on considère (...) la violente attaque de M. Sahllins contre Gananath Obeyeseké (un anthropologue sri lankais) invoquant le savoir indigène pour critiquer le savoir anthropologique sur les indigènes, Dirlík dénonçant les salaires astronomiques des théoriciens postcoloniaux, Ahmad cachant soigneusement son passé d'universitaire américain tout en exhibant son ressentiment à l'endroit de ceux qui ne peuvent ou ne veulent [se libérer du piège du libéralisme], Harootunian risquant la comparaison des historiens du collectif des *Études subalternes* (*subaltern historians*) aux fascistes japonais de l'avant-guerre (...), on se rend toujours compte que l'identité de l'indigène est en cause²¹ ».

La critique interne, elle, tente de redresser les excès culturalistes des approches en essayant de les délester des bagages excessifs des théories postmodernes pour les reconnecter aux préoccupations politiques en restreignant l'approche culturaliste au profit de l'exploration de la matérialité (*materiality*) de la domination coloniale qui s'inscrit autant dans les processus socio-économiques, l'organisation de l'espace domestique, les environnements locaux et les corps humains. Elle opère un déplacement en combinant discours, circonstances et conditions, rejetant ainsi le privilège accordé au signifié au détriment du signifiant, pour tourner le dos à la rhétorique malmenant les grands récits libérateurs et révolutionnaires pour retourner aux enjeux politiques des conditions matérielles, sociales et existentielles des situations (post)coloniales.

Entre les critiques internes et externes, se situe le travail de critique théorique et historique de Fred Cooper qui déplore une tendance à la généralisation et l'absence d'élaboration historique et/ou empirique, la quête systématique de l'abstraction qui gomme les spécificités relevant des différentes géographies, ethnographies et économies politiques d'une part et les variations des temporalités d'autre part, aussi bien de l'Occident (ou de l'Europe) que des territoires (post)coloniaux. Les conséquences de ces choix épistémologiques sont, selon lui « la répétition et la distorsion. Le trope de l'Autre ou de l'altérité est devenu un cliché dans les études littéraires. Il est devenu problématique, non pas seulement à cause de sa grande banalité mais surtout parce qu'il détourne l'attention des formes non dualistiques des relations culturelles. (...) Mêmes les textes les plus stimulants, comme par exemple le court et très élégant essai de Homi Bhabha sur le mimétisme (*mimicry*) ne peut traiter des

interactions réciproques des figures du colonisateur et du colonisé qu'indépendamment de tout, de leurs relations mutuelles en particulier. En usant du concept d'hybridité, Bhabha réexamine la nature duelle des arguments précédemment utilisés concernant la culture dans les contextes coloniaux, mais l'extrême abstraction de ses élaborations théoriques rend difficile l'attribution d'un contenu à la notion et d'afficher les manières dont les modes d'interactions et d'engagement diffèrent²² ». Cooper conclut fortement en invitant à affecter à l'histoire la place qui lui revient dans l'étude de la situation coloniale, en composant avec la densité des histoires en présence.

Concernant le collectif des *Subaltern Studies*, sans reprendre les critiques qui les alignent avec le postcolonialisme, les charges relevées à leur rencontre met l'accent sur le statut du marxisme dans l'historiographie indienne, les conséquences de l'adoption des théories poststructuralistes et des prédispositions postmodernes, la place trop importante accordée à la culture obscurcissant les analyses en termes de classes et capital, les débats sur la place du colonialisme dans l'historiographie de l'Asie du Sud et enfin le reproche de tourner le dos aux histoires matérialistes du capitalisme et de la production littéraire dans différentes aires géographiques et moments historiques. Cependant, le plus grand reproche fait au travail du collectif est l'esthétisme de leurs approches textuelles privilégiant l'exploration du pouvoir discursif des textes coloniaux et leurs capacités de représentations qui s'effectue au détriment de recherches historiques intertextuelles rigoureuses. Plus largement, le débat soulève directement la nature et les effets du versant culturel – la mission civilisatrice – de la domination coloniale. À la question l'indigène est-il agi ou agit-il, les africanistes semblent avoir élaboré les propositions les plus stimulantes. Deux conversations méritent une mention spéciale : les discussions et controverses autour de la notion de « conscience coloniale » pour rendre compte de la manière dont collectivement ou individuellement les Africains ont interrogé, détourné, dissous ou élargi ou encore dédaigné les discours coloniaux, conduites par Jean et John Comaroff²³ et les propositions littéraires de Stephanie Newell et Simon Gikandi²⁴. Newell a forgé la notion de « paracolonial » pour, d'une part, échapper à la périodisation commandée par la référence européenne (précolonial, colonial et postcolonial)²⁵ et d'autre part, pour assurer une reconnaissance de la nature dialectique et dialogique de la rencontre coloniale, dont les effets fragmentent l'eurocentrisme en même temps qu'ils éloignent l'histoire africaine des pôles authentiques ou aliénés²⁶. En dénonçant l'absence de spécificité et d'inscription géographique dans les théorisations postcoloniales, elle rejette la dichotomie colonial/postcolonial, les paradigmes centre/périphérie et la célébration du cosmopolitisme contre le local, en particulier des théoriciens postcoloniaux de la globalisation elle met l'accent sur les transactions, les réseaux

culturels et les larges groupes de consommateurs qui ont utilisé les produits culturels coloniaux pour résister, subvertir ou manipuler les relations de pouvoirs. Elle affirme avec force que la meilleure manière d'analyser les négociations très complexes qui sont menées au niveau local, relativement à la transmission culturelle est d'adopter un point de vue non colonial. Dans sa perspective, la violence de la rencontre coloniale est certes indéniable mais elle ne se traduit pas par une dictature culturelle métropolitaine qui ne laisserait aucune place aux expressions des communautés sous domination coloniale. Voyageant le long des routes très fréquentées des échanges, à l'intérieur et entre les territoires des empires, les colonisés ont généré leurs formes artistiques propres à partir desquelles ils ont été capables de construire des commentaires subtils et appropriés relativement à leur accès aux richesses, au patronage et au pouvoir et de réfléchir sur les conceptions et codes moraux se rapportant à la réputation personnelle et au succès²⁷. L'ambition du néologisme « paracolonia » est donc de capturer et de rendre compte des relations sociales et formes culturelles qui se sont développées en réaction à la présence britannique (dans le cas étudié par Newell). Le préfixe « para » souligne toute l'ambiguïté des réseaux et formules culturelles de l'Afrique occidentale coloniale en signifiant un en-deçà (*beside*) et un au-delà (*beyond*) de la domination coloniale et des transactions culturelles qui en dérivent.

La notion introduite dans la conversation postcoloniale par Newell est utile parce qu'elle place au centre de la discussion la scène locale et la production d'indices identitaires sous de multiples formes – codes vestimentaires, réseaux culturels associatifs, choix linguistiques – pour marquer de leurs empreintes l'espace colonial. Ces empreintes fortement influencées ne sont nullement métropolitaines et les voix, les rythmes et les sons qui les accompagnent n'adoptent, ni l'intonation, ni les couleurs du maître. Au contraire, ils s'adressent à une audience locale. Composition autochtone et contrepoint de la culture coloniale, ils constituent, dans leur instabilité et changement, des opérations de référence et de recréation²⁸.

La notion paraît tout à fait adéquate pour explorer les cultures des banlieues françaises dont les jeunes, Français aux origines diverses, se sont lancés à l'assaut de la fiction citoyenne de la République française pour réclamer une place et de la considération dans la société hexagonale. Elle pourrait aussi servir à comprendre, du moins lire d'une manière moins rigide, l'Appel des « indigènes de la République », prêtant une attention soutenue non aux disjonctions et ruptures mais au dialogue entretenu constamment par les colons et les indigènes, une approche qui interroge radicalement la notion d'intégration si chère à la rhétorique politique française. De manière paradoxale, la notion d'indigène de la République est probablement la meilleure expression,

dans une perspective postcoloniale, du statut et de la condition de cette population française. Elle est le produit du débat juridique et politique qui secoue l'espace public forçant les acteurs de ce débat à devoir transiger entre l'ici français et l'ailleurs (anciennement impérial), l'illusion et les réalités, la mémoire et l'assimilation, créant ainsi des cultures hybrides et instables qui alimentent une autochtonie qui s'inventent dans les conflits du présent. Les indigènes de la République produisent ainsi une indigénéité qui décline des logiques de dépossession et de (re)possession redéfinissant une identité aujourd'hui plurielle.

- 1 Pour des raisons de place, une grande partie des très nombreuses références bibliographiques données par l'auteur ont dû être supprimées (note de *ContreTemps*).
- 2 Les fortes couleurs coloniales de cet arsenal pour contenir les manifestations et destructions remettent en mémoire les stratégies mises en œuvre au cours de la dernière période coloniale à Thiaroye (Sénégal), à Madagascar ou Sétif, pour ne citer que quelques exemples.
- 3 C'est le titre d'un livre de Sheldon Gellar, *Senegal: An African Nation between Islam and the West*, Boulder, Westview Press, 1982.
- 4 Notion empruntée à Partha Chatterjee, *The Nation and Its Fragments*, Princeton, Princeton University Press, 1993 qui est la meilleure systématisation des choix théoriques retenus par le collectif des *Subaltern Studies* qui met l'accent sur les composantes (*fragments*) de la nation dans leur diversité en lieu et place de la fiction nationale bourgeoise qui insiste sur une « communauté unique et imaginée » (B. Anderson, *Imagined Communities*, London, Verso, 1982), grâce au lien de la citoyenneté.
- 5 On peut suivre les variations de ces réflexions en lisant Stuart Hall & al (eds.), *Policing the Crisis. Mugging, The State, and Law and Order*, London, Macmillan, 1978.
- 6 V. Y. Mudimbe, *The Invention of Africa*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.
- 7 A. Césaire fait la même constatation (sur le pouvoir dé-civilisateur de la colonisation autant sur le colonisé que sur le colonisateur) et tire la même conclusion que Sartre : la décolonisation est une entreprise de sauvetage moral de l'Europe.
- 8 A. Césaire résume ce dilemme dans sa *Lettre à Maurice Thorez* (Paris, Présence Africaine, 1957) en identifiant deux manières de se perdre : une ségrégation qui s'enferme dans l'autochtonie (le particulier) ou qui s'enferme dans la célébration sans retenue de l'universel.
- 9 Stuart Hall, « When Was "The Post-Colonial"? Thinking at the Limit », Iain Chambers & Lidia Curti (eds.), *The Post-Colonial Question. Common Skies, Divided Horizons*, London Routledge, 1996, p. 246.
- 10 *Ibidem*, p. 249.
- 11 E. Saïd, *Orientalism*, New York, Random House, 1978.
- 12 Gayatri Chakrabarty Spivak, *A Critique of Postcolonial Reason. Toward the History of the Vanishing Present*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, *Outside the Teaching Machine*, op. cit. et « Can the Subaltern Speak? », C. Nelson & L. Grossberg (eds.), *Marxism and the Interpretation of Culture*, Basingstoke, Macmillan Education, 1988 (217-313).
- 13 Il est l'auteur entre autres de *The Location of Culture*, London, Routledge, 1994 et de l'ouvrage collectif, *Nation and Narration*, London, Routledge, 1990.

- 14 R. Young, *Colonial Desire. Hybridity in Theory, Culture and Race*, London, Routledge, 1995, p. 163
- 15 G. Eley, *A Crooked Line... op. cit.*
- 16 E. Hobsbawm, « From Social History to the History of Society », *Deadalus*, 100, 1971 (20-45).
- 17 V. Y. Mudimbe, *op.cit.*, p. 2. Les trois éléments de la « structure coloniale » retenus par Mudimbe sont : la domination de l'espace physique, la réforme de la mentalité des indigènes (la mission civilisatrice) et l'incorporation des économies politiques et sociales locales dans la perspective occidentale.
- 18 N. B. Dirks, « Postcolonialism and Its Discontents : History, Anthropology, and Postcolonial Critique », J.W. Scott & D. Keates (eds), *Schools of Thoughts : Twenty Five Years of Interpretative Social Science*, Princeton, Princeton University Press, 2001, p. 227.
- 19 H. Bhabha, « Conference Presentation », P. Mariani (ed.), *Critical Fictions. The Politics of Imaginative Writing*, Seattle, Washington University Press, 1991, p. 63.
- 20 G. Eley, *op. cit.*, p. 146.
- 21 Dirks, *op.cit.*, pp. 242-243.
- 22 F. Cooper, *Colonialism in Question*, *op. cit.*, p. 46. Voir aussi sa remise en cause de la critique de la rationalité établie par la philosophie des Lumières (*post-Enlightenment rationality*) de Dipesh Chakrabarty dans *Provincializing Europe : Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton, Princeton University Press, 2000 et *Habitations of Modernity. Essays on the Wake of Subaltern Studies*, Chicago, Chicago University Press, 2002.
- 23 J. & J. Comaroff, *Of Revelation and Revolution*, Vol. 1. *Christianity, Colonialism, and Consciousness in South Africa*, et Vol. 2. *The Dialectics of Modernity in South Africa*, Chicago, Chicago University Press, 1991 et 1997.
- 24 S. Newell, *Literary Culture*, *op. cit.* et « "Paracolonial Networks". Some Speculations on Local Readerships and English Literature in Colonial West Africa », *Interventions*, 3, 3, 2001 (317-321), Simon Gikandi, *Maps of Englishness*, *op. cit.* et « Cultural Translation and the African Self. A (Post)Colonial Case Study », *Interventions*, 3, 3, 2001 (355-375).
- 25 S. Newell, *Literary Culture...*, *op. cit.*, p. 50.
- 26 *Ibidem*, p. 44.
- 27 S. Newell, « Paracolonial... », *op. cit.*, p. 349.
- 28 Jean Paul Sartre fait le même constat dans sa préface aux *Damnés de la terre* de F. Fanon en indiquant que le livre, tout en parlant en abondance des Européens, ne leur est pourtant pas destiné. Il ne s'adresse pas à eux.

Nicolas Qualander

Doctorant en études politiques à l'EHESS (Paris) et à l'université libanaise (Beyrouth).

Alix Héricord

Doctorante en histoire à l'Institut universitaire européen (Florence).

Pour un usage politique du postcolonialisme

Fin 2003, lors d'un colloque organisé à l'université de Columbia et intitulé *Une approche postcoloniale de la France : immigration, citoyenneté, empire*, des intervenants en majorité anglo-saxons, étaient conviés à s'interroger sur les points suivants : « pourquoi les études postcoloniales ont joué un rôle si mineur en France et comment cette marginalité est liée à la presque invisibilité de nombreuses approches de l'histoire du colonialisme et de l'immigration parmi les universitaires français ? Comment le rôle central que la Révolution française joue encore dans la culture politique française sert-il à effacer l'importance de l'empire colonial ? En d'autres termes, comment ce modèle fait-il du rôle de l'impérialisme dans l'histoire de la métropole et de la République une question sans pertinence ? Pourquoi est-ce que les commentateurs français présentent régulièrement le champ des études postcoloniales à la fois comme une importation étrangère (anglo-saxonne), et univoque ? Comment, simultanément, effacent-ils le rôle joué par divers penseurs et débats français dans les multiples approches qui cherchent à comprendre le postcolonial¹ ? » S'agissant de l'histoire impériale française, il est peut-être des questions qu'on ne peut formuler aussi clairement que sur le sol américain. Ces questions nous semblent néanmoins posséder une pertinence et une actualité. Leur actualité relève de la difficulté pérenne en France d'interroger l'articulation entre République et colonisation autrement que comme une étrange autant que marginale et malheureuse contradiction². Quant à leur pertinence, elle tient moins à la distinction assez fréquemment marquée entre les *PostColonial Studies* – cette structuration épistémologico-académique déterminée et anglophone de l'intérêt pour le postcolonial – et le fait postcolonial lui-même, qu'à la complexification de cette distinction. Il est certes possible de réfléchir à la situation postcoloniale, c'est-à-dire tout simplement aux traces de la colonisa-